

LUCIE
PIERRAT-PAJOT

LES MYSTÈRES DE LARISPEM

3 L'ÉLIXIR ULTIME



LUCIE PIERRAT-PAJOT

LES MYSTÈRES DE LARISPÈM

3 L'ELIXIR ULTIME

Illustrations de Donatien Mary

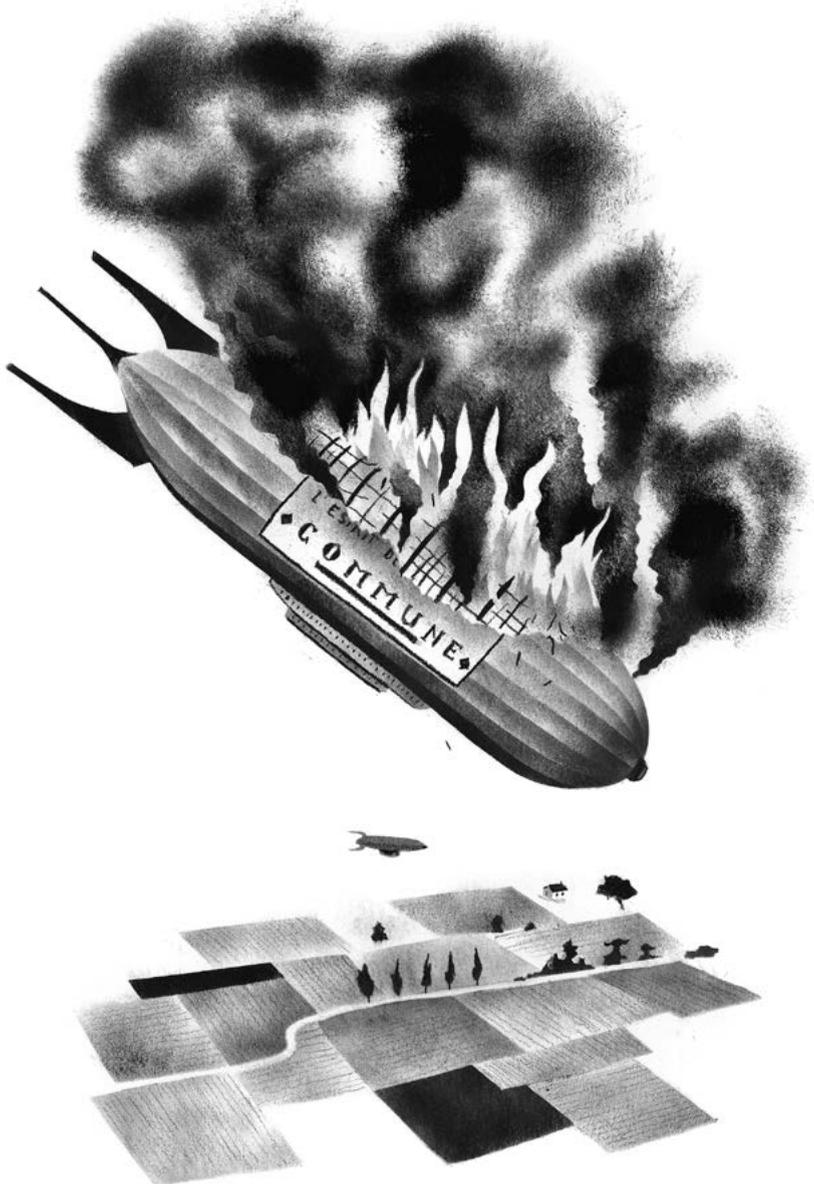
GALLIMARD JEUNESSE



Les Mystères de Larispem 1. Le sang jamais n'oublie
a remporté la 2^e édition du concours du premier roman
organisé par Gallimard Jeunesse, RTL et *Télérama*.

1
≡

RÉVÉLATIONS EN PLEIN CIEL



Tandis que Larispem s'élève vers l'avenir, la France reste figée dans ses traditions, tel le rôti froid dans sa sauce.

Citation attribuée à Gustave Fiori.

Dans le ciel non loin de Larispem – 1899.

– Ton père... s'appelle Félix... Félix Vaulièvre. C'est... un aristocrate.

La voix de la Présidente était faible. Elle prenait de grandes inspirations pour lutter contre la douleur et Nathanaël devait se concentrer pour comprendre, ou plutôt pour écouter car pour le moment, il ne comprenait absolument rien.

– Il a travaillé... avec Louis d'Ombreville... pour fabriquer l'élixir... Je l'ai espionné... Quand j'ai compris que quelque chose... se tramait... je l'ai fait arrêter. Je suis venue le voir en prison après la mort de Jacques... Je ne l'ai dit à personne... ni à Max... ni à Gustave. Et... nous sommes tombés amoureux. C'est lui qui m'a injecté l'élixir... c'était pour...

Elle pâlit un peu plus, sa main se crispa sur sa blessure et elle s'évanouit.

– Présidente ! Présidente, réveille-toi, je t'en supplie !

Nathanaël administra des tapes timides sur ses joues décolorées. Elle ne pouvait pas mourir maintenant. Pas alors qu'il était

seul avec elle dans un aérostat dérivant au-dessus de la France. Pas alors qu'elle venait de lui révéler qu'elle était sa mère et qu'elle avait commencé à lui parler de Félix, cet inconnu qui était son père.

– Présidente ! hurla-t-il avec l'énergie du désespoir.

Lentement, elle souleva les paupières. Nathanaël se pencha tout près d'elle pour essayer de l'entendre malgré le mugissement du vent qui s'engouffrait dans le poste de pilotage de *L'Esprit de la Commune*.

– J'ai froid...

Nathanaël se releva. Il ne pouvait rien faire pour la tirer d'affaire et il ne savait pas piloter ce fichu appareil mais peut-être qu'il pouvait au moins réussir à fermer la porte. En se tenant à la paroi, il s'approcha de l'ouverture. Le vent glacé s'engouffrait dans ses vêtements, lui promettant un plongeon mortel s'il commettait la moindre imprudence. Un coup d'œil au patchwork de carrés verts et bruns en contrebas lui confirma que *L'Esprit de la Commune* était très haut dans le ciel. Il s'accrocha d'une main et essaya de refermer la porte coulissante.

Il se rendit alors compte qu'il entendait quelque chose : un bruit de moteur. Nathanaël tendit l'oreille. Noyé dans le *whoosh-whoosh* des pales immenses du dirigeable, il y avait un bourdonnement aigu, comme si un appareil plus petit s'approchait. Il lâcha la porte pour regarder par les hublots et en effet, un autre aérostat remontait le long des flancs de *L'Esprit*, un petit biplace aux couleurs de la Garde de Larispem. Dans la cabine étriquée de l'appareil, un homme bataillait avec les commandes pour serrer au plus près l'énorme dirigeable. Le biplace faisait des embardées violentes, frôlant parfois l'enveloppe de *L'Esprit de la Commune*. Les ailerons du petit appareil vibraient dans les tourbillons d'air et paraissaient prêts à se rompre. Lorsqu'un rayon de soleil tomba sur son visage, le garçon reconnut Maxime Sévère. Le chef de la Garde larispemoise, un homme pour qui Larispem et la protection de la Présidente semblaient être les seules raisons de vivre.

Nathanaël déglutit péniblement. Seul avec la blessée, il ferait un coupable tout trouvé aux yeux de l'ancien chef de la Garde. Il resta accroché un moment au hublot, le cœur battant, avant de prendre une décision. Perdu dans le ciel, il avait désespérément besoin d'aide pour sauver la Présidente – si elle pouvait encore l'être. Tant pis si Sévère décidait ensuite de l'arrêter. Il rejoignit la console de commande pour ralentir les moteurs de *L'Esprit de la Commune*.

Le petit aérostat de Maxime Sévère arriva à la hauteur de la porte et le chef de la Garde lança habilement un grappin pour crocheter son objectif. Lentement, il rapprocha son appareil jusqu'à l'arrimer face à la porte tandis que Nathanaël le regardait faire avec un mélange d'espoir et d'appréhension. Finalement, l'homme franchit d'une enjambée prudente le vide entre les deux aérostats. Il se retrouva nez à nez avec Nathanaël et eut un mouvement de recul. Ses sourcils se froncèrent puis s'arquèrent.

– Toi !

Le garçon comprit que le chef de la Garde venait de le reconnaître et qu'il ne s'était absolument pas attendu à le voir ici. Ne sachant pas si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle, il leva les mains et désigna du menton la Présidente qui gisait au sol.

– Je t'en prie, citoyen, aide-la !

Le chef de la Garde pâlit un peu.

– Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Rien. C'est une balle perdue...

– Ferme-moi cette fichue porte ! Et vérifie que mon aérostat est bien attaché.

Nathanaël s'exécuta, parvenant enfin à la fermer presque entièrement. Les oreilles encore bourdonnantes du rugissement du vent, il rejoignit le chef de la Garde. L'homme avait soulevé le buste de la Présidente et la tenait dans ses bras. Il souleva les pansements improvisés par Nathanaël et fit une grimace éloquente.

– Maxime ?

Michelle Lancien venait de rouvrir les yeux. Elle sourit en reconnaissant son ami.

– Madame, souffla Sévère, pardonnez-moi... j'aurais dû être là... j'aurais dû vous protéger, donner ma vie. Pour vous. Pour Larispem...

La Présidente abaissa les paupières.

– Mourir pour une cause n'en fait pas une cause juste... Maxime... vivez... trouvez Félix... c'est le seul qui puisse... fabriquer un antidote contre le pouvoir des Frères. Et... protégez... mon fils...

Elle essaya de reprendre son souffle, s'agrippa à la manche de Maxime en l'imbibant de sang puis sa tête bascula en arrière et elle ne bougea plus.

– Non ! gémit Nathanaël.

Maxime Sévère serra son amie dans ses bras, silencieux et les yeux secs. Après un long moment, il la reposa au sol, lissa doucement une mèche grise sur son front et croisa ses mains sur sa poitrine. Il se releva lentement et Nathanaël lut sur son visage un mélange explosif de colère et de chagrin.

– J'ai essayé, assura l'orphelin. J'ai fait tout ce que je pouvais !

– Tais-toi. Plus un mot. On doit partir d'ici, ordonna le chef de la Garde d'un ton brusque.

Nathanaël cligna des yeux. Il se sentait comme engourdi, chaque geste lui demandait une énergie démesurée. Son regard ne cessait de revenir sur la forme inerte au sol. La Présidente de Larispem. Sa mère. Et elle était morte. Maxime, lui, s'affairait. Il disparut dans le ventre de l'aérostat, du côté des cabines qui étaient en cours d'aménagement, et revint avec des planches, des copeaux de bois et un bidon qui semblait contenir de l'alcool ou un dissolvant. Effaré, Nathanaël le vit enlever la veste qu'il avait posée sur la Présidente. Il la lui lança sans ménagement.

– Déchire-moi ça, vite.

Comme un somnambule, le garçon obéit. Maxime récupéra les chiffons imbibés de sang, les arrosa généreusement avec le contenu du bidon et les glissa sous le tas de planches.

– Vous allez..., commença Nathanaël.

– Oui.

L'homme tira un briquet en argent de sa poche et effleura le tas de bois qui s'enflamma d'un coup.

– Vite!

Il entraîna Nathanaël avec lui, ouvrit la porte. Le vent s'engouffra de nouveau dans l'aérostat, tordant les flammes et projetant des braises dans tout le poste de pilotage. Les lambris de bois blond, le panneau de commandes en bois précieux, les leviers de cuivre et les boutons de commande en porcelaine reflétaient déjà les couleurs de l'incendie.

– Mais..., balbutia Nathanaël en se débattant mollement. On ne peut pas la laisser comme ça...

Le chef de la Garde ne se donna pas la peine de lui répondre et le jeta quasiment à bord du biplace qui oscilla sous son poids. Avec des gestes efficaces, il trancha la corde qui les reliait à *L'Esprit de la Commune*, ferma la porte de l'habitacle et poussa les moteurs à fond pour s'écarter du gigantesque aérostat.

– Tu devrais t'asseoir, ça va secouer.

Nathanaël ne l'écouta même pas. Les mains plaquées contre les vitres, il regardait l'aérostat qui continuait majestueusement sa course, ses pales brassant le ciel de fin d'été. Pendant quelques minutes, il crut que le feu s'était éteint puis d'un seul coup, tout l'avant du dirigeable s'enflamma avec d'immenses flammes orange. Le souffle de l'incendie fit tanguer leur petit appareil tandis que l'hydrogène brûlait, rongéant l'enveloppe que les ingénieurs avaient passé tant de temps à mettre au point, révélant son squelette de métal qui se brisa en deux. La gravité reprit ses droits en un instant et ce qui restait de *L'Esprit de la Commune* tomba en chute libre vers les champs français.

Nathanaël garda aussi longtemps que possible le regard fixé sur les débris qui brûlaient au sol, jusqu'à ce que leur propre aérostat s'éloigne assez pour qu'il ne reste du drame qu'une colonne de fumée noire à l'horizon.

Avec l'impression d'être une coquille vide, Nathanaël se laissa tomber sur le siège du biplace. Machinalement, il essaya d'essuyer ses mains couvertes de sang sur son pantalon. À côté de lui, Maxime Sévère conduisait l'aérostat en silence, le regard rivé sur le ciel où le soleil se rapprochait de l'horizon. Le garçon aurait été incapable de dire combien de temps s'écoula dans un silence complet avant qu'il ne remarque que l'aérostat perdait de l'altitude. Il regarda dehors. Le ciel était une débauche de couleurs vives : orange flamboyant, rose et or. Sous le ventre de l'appareil, il ne vit que les cimes de grands arbres.

– Citoyen, dit-il d'une voix rauque, tu ne me ramènes pas à Larispem ?

– Non.

– Mais pourquoi ?

Le chef de la Garde resta muet. Il poussa des leviers et enfonça des boutons. L'aérostat se mit à ralentir, puis décrivit un virage en épingle pour se placer face à une route de campagne à peine pavée, bordée d'un côté par la forêt et de l'autre par des champs verdoyants. Maxime Sévère tira une poignée et le ballon descendit encore puis les trois roues sous son ventre heurtèrent le sol et après quelques rebonds, l'appareil s'immobilisa. Sévère ouvrit la porte et sauta à terre.

– Viens m'aider, cria-t-il de l'extérieur.

Nathanaël descendit précautionneusement. Il avait les jambes en coton et il manqua mordre la poussière en sautant sur la route. Autour de lui régnait un silence troublé seulement par le bruit du vent dans les feuilles des arbres et par des stridulements étranges, peut-être ceux d'insectes dissimulés dans les hautes

herbes. Pas un être vivant à la ronde. Aucune maison, aucun mur, pas de vapomobiles ni de fiacres et encore moins de voxomats braillant les dernières nouvelles. Il y avait trop d'air, trop d'espace, trop de calme. Sous les arbres de la forêt en bordure de route, l'ombre était impénétrable et hostile. Nathanaël qui avait passé toute sa vie à Larispem sentit un début de panique le saisir à la gorge. Il avait l'impression d'être écrasé par le paysage. Maxime Sévère était en train de remorquer l'aérostat sous le couvert des arbres à l'aide d'une corde. Absorbé par sa tâche, il ne regardait pas derrière lui, pourtant le garçon fut incapable de tenter sa chance et de s'enfuir. Où serait-il allé? Il n'eut pas d'autre choix que de rejoindre son compagnon et l'aida à tirer l'aérostat jusqu'à la lisière de la forêt. Là, ils crevèrent l'enveloppe de l'appareil avec le seul couteau de boucher qui restait à Nathanaël et dissimulèrent le tout sous des branches mortes et du lierre arraché au sol. Sans dire un mot, le chef de la Garde enleva sa veste d'uniforme et la fourra sous les branches avec le biplace. S'il cherchait à passer inaperçu, ce n'était toutefois pas gagné, pensa Nathanaël. Avec son maintien roide de militaire et ses belles bottes brillantes, Maxime Sévère aurait aussi bien pu porter un panneau indiquant SOLDAT en grosses lettres rouges. Il vint se planter devant le garçon et posa ses mains sur ses épaules.

– Il faut te reprendre.

Nathanaël hocha la tête.

– Maintenant!

– Lâche-moi, citoyen, protesta-t-il faiblement.

Sévère renforça sa prise.

– À partir de maintenant, tu me laisses parler mais si jamais on te le demande, je suis ton oncle Maxime et toi, tu es mon neveu Nathan. Répète-le!

Nathanaël répéta, comme un voxomaton.

– Bien! Nous sommes français et nous rentrons de Larispem.

Nous retournons chez nous dans une ville nommée Moulins. Moulins, il faut t'en souvenir ! On nous a volé notre carriole, c'est pourquoi nous sommes à pied. D'autre part, n'oublie pas que nous sommes en France : on ne dit pas citoyen mais « Monsieur » et « Madame ». Il ne faut pas non plus tutoyer les gens.

Il continua à expliquer les règles de politesse française mais Nathanaël ne l'écoutait pas vraiment. L'air frais chassait peu à peu la torpeur qui formait comme un mur de coton autour de ses pensées. Il recommençait à se sentir à la fois triste et paniqué. Pour la première fois depuis des heures, il pensa à Liberté, prisonnière de la Garde pour avoir montré au grand jour son pouvoir de Sœur du Sang, et surtout à Carmine. Carmine... la louchébem à la peau noire qui avait supervisé son apprentissage, l'adolescente dont il était tombé amoureux et dont il avait dû effacer la mémoire pour qu'elle ne se souvienne jamais de lui. La dernière fois qu'il l'avait vue, quelques heures (ou quelques siècles !) plus tôt, ils s'étaient battus. Elle avait cherché à le poignarder, persuadée qu'il n'était qu'un Frère du Sang qui l'avait approchée pour mieux infiltrer Larispem. Et ensuite elle était tombée. Était-elle vivante au moins ? Son estomac se retourna à l'idée qu'elle soit blessée ou morte, gisant inanimée dans le hangar des aérostats.

– On doit retourner à Larispem, citoyen Sévère.

Le chef de la Garde secoua sèchement la tête.

– Non.

Nathanaël sentit une grosse boule d'angoisse et de colère mêlée remonter dans sa gorge.

– Ils... ils ont besoin de nous... et de toi encore plus ! Pourquoi on est là, au milieu de nulle part alors que la... la Présidente est morte ? Si ça se trouve, les Frères du Sang ont réussi à tuer Fiori et à prendre la ville ! Il faut les aider !

Maxime Sévère ne réagit pas. Il était en train de dissimuler au mieux son pistolet sous sa chemise.

– Citoyen ! hurla Nathanaël.

Son cri résonna dans la campagne tranquille et Sévère daigna enfin lever les yeux vers lui.

– Réfléchis, gronda-t-il. Si c'est les Frères qui ont gagné, je suis bon pour la potence. Si c'est Fiori, c'est pareil : ces temps-ci, je suis très mal vu par le Premier Conseiller. Sans compter que toi aussi, tu risques la mort. D'après ce que j'ai compris, la différence entre un Frère du Sang et toi est des plus subtiles. Dans les deux cas, la situation est périlleuse.

Malgré sa colère, Nathanaël dut reconnaître que Maxime n'avait pas tort.

– D'autre part, poursuivit Sévère, les mâchoires crispées, tu as entendu comme moi les dernières paroles de la citoyenne Lancien. Je dois vivre, te protéger et retrouver ton père.

– Je m'en fiche, murmura Nathanaël avec amertume. Je n'ai jamais eu de père, alors je n'ai aucune envie de le retrouver.

– Eh bien ça nous fait un point commun, moi non plus, je ne tiens pas à retrouver Félix mais il se trouve que je sais où il vit et qu'apparemment nous avons besoin de lui. À présent, soit nous nous mettons en marche, soit il nous faudra passer la nuit ici sans feu ni souper.

Sans attendre la réaction de Nathanaël, Sévère se mit en route. À contrecœur, le garçon le suivit, en prenant soin de rester nettement en arrière. Sévère ne parut pas s'en rendre compte.

Ils marchèrent sans échanger un mot jusqu'à ce que le soleil soit couché, surveillant le ciel au cas où la silhouette d'un aérostat larispemois s'y serait profilée, mais à part des oiseaux et des nuages, l'espace aérien était vide et silencieux. La lune se leva, immense et ronde comme une assiette de porcelaine suspendue dans les cieux. Nathanaël ne l'avait jamais vue avec autant de clarté, de même que la myriade d'étoiles qui s'allumaient au-dessus d'eux. À Larispem, les fumées d'usines et l'éclairage urbain brouillaient le ciel nocturne. Écrasé par toute cette immensité céleste, l'adolescent se

sentit encore plus minuscule. Enfin, ils arrivèrent en vue d'un hameau. Consterné, Nathanaël compta une trentaine de maisons serrées autour de la route. Pouvait-on vraiment survivre aussi loin de la civilisation ?

– Nous devrions trouver de quoi nous loger, lança Sévère sans se retourner. Parle le moins possible et rappelle-toi ce que je t'ai dit, il en va de notre survie !

L'auberge espérée était au centre du petit village, une vieille maison de pierre sur laquelle grimpait une vigne exubérante qui cachait presque l'enseigne : « À la bonne marmite ». Deux petits vieux, attablés sur la terrasse, interrompirent leur conversation pour les regarder passer. Sévère les salua d'une inclination de la tête à laquelle ils répondirent en marmonnant un « bonsoir ». Nathanaël sentit leur regard peser sur sa nuque et pour la première fois, il se souvint que les Larispemois n'étaient pas spécialement appréciés en France. Il se demanda ce qui se passerait si quelqu'un devinait leur nationalité. Sévère s'assit à une table vers la cheminée, dans un coin peu éclairé, et Nathanaël le rejoignit. Un miroir accroché au mur lui renvoya son reflet et il eut un choc en se voyant. Il était pâle et hagard. La chemise qu'il portait était sale et froissée en plus d'être trop grande pour lui. Il avait tout à fait l'air de ce qu'il était : un fuyard.

Une femme avenante, un joli tablier noué sur les hanches, vint jusqu'à leur table.

– Bien le bonsoir, messieurs ! dit-elle avec un fort accent français. Qu'est-ce qui vous amène dans notre petite bourgade ?

– Nous ne faisons que passer, répondit Sévère avec un sourire figé. Nous souhaiterions manger un morceau, et vous louer une chambre pour la nuit.

– Et d'où c'est-y que vous venez ? demanda l'aubergiste en essuyant la table avec un torchon humide.

Elle jetait des coups d'œil lourds de suspicion aux bottes cirées du chef de la Garde.

– Larispem. Nous sommes des négociants en vins. Nous retournons chez nous, à Moulins.

Le ton glacial de Sévère semblait encore attiser la curiosité de la femme.

– Larispem, hein ?

Nathanaël sentit qu'il devait faire quelque chose. En réfléchissant bien pour ne pas s'emmêler les pinceaux dans les formules de politesse, il fit son plus beau sourire à l'aubergiste et lui demanda si elle était déjà allée à Larispem. Sévère lui adressa un regard assassin : « Tais-toi ! ».

– Non jamais, répondit l'aubergiste en pinçant les lèvres.

– Et vous avez bien raison, s'exclama Nathanaël. Ce sont tous des escrocs et des voleurs ! Ils nous ont vendu une carriole, une vieille épave qui a fini dans le fossé à deux kilomètres d'ici. Une roue cassée net ! Et regarde... euh, regardez les bottes de mon cher oncle. Pour remplacer ses chaussures, voilà tout ce qu'ils lui ont proposé ! De vieilles bottes de soldat. Si ça se trouve, elles ont été volées à un pauvre Français au temps de la Commune !

Il avait essayé d'imiter le ton geignard de certains clients du Cochon Volant, la boucherie où il avait brièvement travaillé à Larispem. Une imitation qui devait être convaincante car l'expression de l'aubergiste devint aussitôt compatissante.

– Ben, ça alors, c'est trop fort ! Exactement comme ce qui est arrivé à mon cousin...

Elle se lança dans l'interminable récit des mésaventures de son cousin dans la Cité-État. Toute suspicion avait disparu de son regard tandis qu'elle s'affairait à leur table. Elle avait cru à son histoire. Malgré cela, dès que l'aubergiste eut le dos tourné, Sévère épingla le garçon d'un regard furieux.

– Je t'avais dit de te taire, siffla-t-il entre ses dents.

Nathanaël était trop fatigué pour trouver une réplique cinglante et ce fut dans un silence de mort qu'ils mangèrent le ragoût concocté par l'aubergiste.

Quand ils furent seuls dans la chambre que leur avait donnée l'aubergiste, Nathanaël décida que le moment était venu d'interroger Sévère. Il avait eu tout le temps du dîner pour faire le tri dans ses émotions. Les quelques mots que la Présidente avait prononcés avant de mourir tournaient en boucle dans son esprit et il avait désespérément besoin de réponses qu'elle ne pouvait plus lui donner. Assis sur son lit, il regarda l'homme qui nettoyait ses bottes, le visage hermétique.

– Citoyen Sévère...

Le chef de la Garde le foudroya du regard.

– Arrête de m'appeler « citoyen ».

Nathanaël était déterminé à ne pas se laisser intimider. Après tout, n'avait-il pas tenu tête à la redoutable comtesse Vérité? Elle avait été sur le point de l'abattre et il était tout de même resté debout, sans fléchir.

– Elle... la Présidente... elle a eu le temps de me raconter certaines choses... Elle m'a dit qu'elle avait espionné...

Nathanaël essaya de prononcer les mots « mon père » mais ils restèrent coincés dans son larynx et il reprit :

– ... espionné Félix. Elle a parlé de toi aussi. Et elle a prononcé des prénoms... Gustave et Jacques... C'est le citoyen Fiori et le citoyen Vilain? Celui qui a été assassiné par Louis d'Ombre...

– Ne me parle pas de Jacques! le coupa Sévère. Ce ne sont pas des histoires pour les gamins! Tu n'aurais jamais dû entendre ça! Tu n'aurais même pas dû exister!

Choqué par la violence des propos, Nathanaël en resta interdit. Le chef de la Garde s'était levé et regardait par la fenêtre. À sa respiration, l'orphelin devina qu'il essayait de se maîtriser. Il était persuadé que Sévère ne lui dirait plus un mot mais au bout d'un moment, l'homme reprit d'une voix tendue :

– C'était trois ans après la Commune. Il y avait des rumeurs.

Un homme en noir qui enlevait des pauvres gens dans le centre de Larispem. Des histoires de sacrifices humains, de rituels maléfiques. Michelle, Gustave et Jacques étaient en pleine reconstruction de la cité, ils avaient mille problèmes à traiter mais on disait que cet homme en noir était le chef de file des aristocrates qui refusaient de se plier aux nouvelles règles. Il se trouve que j'étais... j'avais été moi-même un aristocrate.

Nathanaël n'en croyait pas ses oreilles.

– Vraiment ?

– J'avais tourné le dos à mes origines après avoir rencontré Jacques. Je travaillais pour Larispem. J'ai profité de mes anciennes relations pour avoir des informations sur l'entourage du baron d'Ombreville et j'ai découvert qu'il venait d'embaucher un jeune provincial, un vague parent de Louis. C'était Félix. Michelle a voulu s'occuper personnellement de l'affaire. Elle a insisté pour jouer les espionnes et de fil en aiguille...

Il agita la main sans que Nathanaël parvienne à deviner si ce geste évasif désignait l'arrestation qui avait suivi ou les sentiments qui avaient fini par naître entre Michelle et Félix. Sévère poussa un soupir.

– Elle ne m'avait rien dit de ses amours avec Félix, ni de toi, et rien non plus de ce pouvoir. Elle me l'a révélé il y a quelques jours seulement, parce qu'elle était au pied du mur.

Il eut un ricanement amer et murmura pour lui-même :

– Pour une femme qui prônait la transparence, elle avait beaucoup de secrets.

Nathanaël comprit soudain que sa colère était en fait dirigée contre la Présidente. Il essaya de se représenter ce que devait ressentir le chef de la Garde : la renonciation à son statut d'aristocrate, des années de loyaux services, une abnégation totale au service de Michelle Lancien et de la Cité-État ; tout ça pour découvrir que la personne qu'il servait depuis presque trente ans lui avait caché l'essentiel. Autant dire que son monde avait

dû subir le même sort que *L'Esprit de la Commune* : calciné, écrasé et éparpillé en quelques minutes à peine.

– Quand je pense, reprit-il d'une voix sourde, que Félix est resté sept ans en prison, sept ! Et pendant tout ce temps, ils se retrouvaient tous les deux dans sa cellule au nez et à la barbe de nous tous. Sept ans et un enfant. Je me souviens qu'elle a prétendu être souffrante... Je ne sais plus quelle maladie elle a prétexté pour rester bouclée dans ses appartements de la tour. Comment on a pu ne pas voir qu'elle était enceinte ? Pour Félix, je me suis toujours douté qu'elle l'avait fait évader mais ça... Et ce pouvoir qu'elle a accepté je ne sais comment...

Il secoua la tête, le regard toujours fixé sur la nuit.

– À cause de ça, j'ai refusé de l'accompagner lors de la visite du hangar. J'étais dans un autre arrondissement quand j'ai appris ce qui se produisait. J'ai sauté dans le premier aérostat venu mais, une fois de plus, je n'ai pas pu...

Sévère s'interrompit mais là aussi Nathanaël pouvait deviner ses pensées : Michelle Lancien, Jacques Vilain, deux personnes qu'il avait servies, aimées et échoué à protéger des Frères.

– Citoyen, est-ce qu'elle t'a expliqué où trouver Félix ? demanda timidement l'orphelin. Est-ce qu'il sait qu'il a... euh, un fils ?

La voix de Nathanaël sembla rendre toute sa froideur au chef de la Garde. Au lieu de lui répondre, il demanda :

– Au fait, puis-je savoir ce que tu faisais aux hangars ? Comment t'es-tu trouvé dans cet aérostat ? Je sais à présent que tu as le pouvoir de Louis d'Ombreville mais rien d'autre. Et puis, quels étaient tes liens avec Liberté Chardon ?

Il était redevenu si désagréable que Nathanaël faillit ne pas lui répondre mais s'il voulait que Sévère ait confiance en lui, il ne pouvait pas faire autrement que de lui raconter toute l'histoire depuis le début. Il essaya de faire un résumé aussi clair que possible, en partant de ce qui s'était passé à l'orphelinat

– Devernois, Alcide, Isabella et les petits Héritiers – et en poursuivant avec les menaces de Vérité et de Sylvestre, le déchiffrage du Livre et le rôle qu’avait joué Liberté. La façon dont la découverte de son pouvoir et le reste l’avaient bouleversé, jusqu’à pousser un homme dans le vide par la pensée. Il raconta enfin comment il avait surpris les plans de Fiori pour destituer la Présidente, puis le projet d’attaque de Vérité. Sévère l’écoula sans parler même si, de temps en temps, ses yeux étincelaient ou ses sourcils se fronçaient si fort qu’on avait l’impression qu’ils allaient fusionner.

– J’ai voulu faire quelque chose, conclut Nathanaël avec l’impression d’avoir parlé pendant des heures. Ça n’a pas fonctionné.

– En effet ! répondit Sévère, la voix aussi sèche qu’un claquement de fouet. Je n’arrive pas à croire que tu aies été assez stupide pour imaginer que cette histoire aurait une fin heureuse ! C’est bien étonnant que le désastre ne soit pas encore plus complet ! Pourquoi ne pas avoir alerté la Garde ? Nous aurions gagné un temps infini !

– Mais je ne pouvais le dire à personne, se défendit Nathanaël qui se sentit soudain comme un gosse à qui on passe un savon. Vous m’auriez arrêté aussitôt ! Comme Liberté ! Et puis on a quand même essayé en...

Il s’interrompit : dans son récit, il avait soigneusement évité de révéler au chef de la Garde comment ils l’avaient marqué à distance afin qu’il envoie ses troupes au bon moment et au bon endroit pour faire irruption au milieu d’une réunion de Frères du Sang. Vexé par la réaction de Sévère, il décida de le lui dire. Après tout, n’avaient-ils pas eu là une bonne idée ? Dès qu’il commença à le lui expliquer, il comprit qu’il avait perdu une belle occasion de se taire. Sévère hurla :

– C’est pour ça que je n’avais aucun souvenir d’avoir donné cet ordre ? ! Parce que c’est vous, de sales gamins qui se prennent pour des héros de l’ombre, qui m’avez obligé à le faire ?

Nathanaël se fit tout petit.

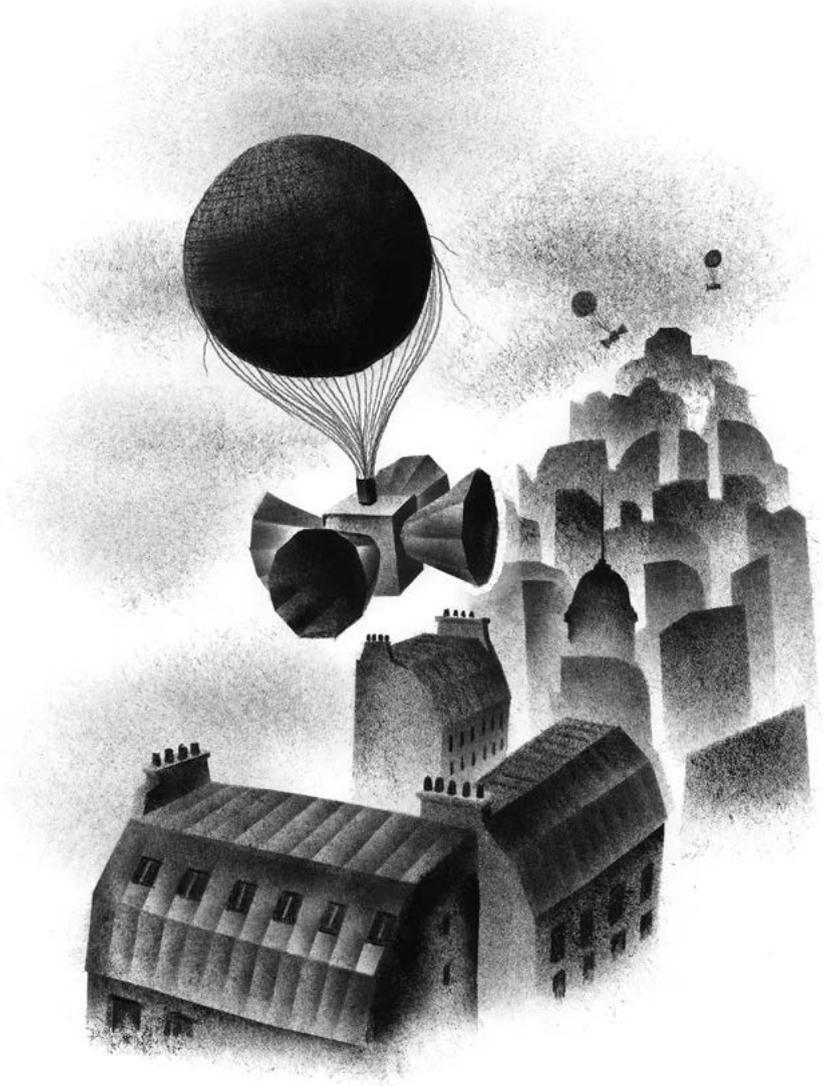
– Comment avez-vous osé !

Sévère resta un moment immobile, l'air de ne pas savoir s'il devait se mettre encore plus en colère ou planter là Nathanaël mais finalement, il serra les poings et décréta, la voix pleine d'une rage glacée, qu'il était temps de dormir. Il souffla la bougie, se glissa sous les draps et n'en bougea plus. Lentement, Nathanaël se coucha à son tour. Il n'aurait pas plus d'informations ce soir et il se sentait soudain coupable de n'avoir pas essayé de prévenir le chef de la Garde. Peut-être qu'il avait raison. Peut-être qu'il l'aurait cru. Épuisé, il ferma les yeux et essaya de dormir, mais il se sentait trop mal. En plus de cela, les questions restées sans réponses concernant sa mère le harcelaient comme une nuée de moustiques. Pourquoi ne s'était-elle pas occupée de lui ? Elle s'était débarrassée de son bébé comme d'un objet qu'on a reçu en cadeau par erreur. Un truc moche et encombrant, tout juste bon à être revendu aux puces. Que savait Félix de toute cette histoire ? Comment allait-il réagir ? Avait-il vraiment un antidote pour lutter contre le pouvoir du sang ? Un oiseau de nuit à l'extérieur lançait un cri angoissant à intervalles réguliers, l'empêchant un peu plus de trouver le sommeil. Le garçon s'enfouit la tête sous l'oreiller et réussit, enfin, à s'endormir.

Maxime Sévère, qui ressassait lui aussi des pensées désagréables, resta en revanche éveillé jusqu'à ce que l'aube illumine la chambre. Leur destination était encore loin et il n'y avait pas de vapomobiles en France. Il secoua Nathanaël pour le réveiller et se prépara pour le second jour de leur exil.

2
≡

QUESTIONS SANS RÉPONSES



Pas de fumée sans feu, pas de mystère sans questions.

Proverbe populaire.

Trois semaines après la disparition de la Présidente.

Tchac !

Le bruit résonnait dans l'arrière-cour du Cochon Volant tandis que Carmine s'entraînait à lancer ses couteaux au centre d'une cible en bois. Soupeser l'arme. Agripper le manche. Viser. Lancer. *Tchac*. Recommencer. Presque tous ses tirs atteignaient le rond rouge au centre de la cible.

Antonin sortit de la boutique en s'essuyant les mains sur son tablier. Un morceau de tissu noir était noué autour de l'un de ses avant-bras en signe de deuil. Carmine avait le même, et la plupart des Larispemois aussi. Le charcutier eut un hochement de tête approbateur en observant le couteau de sa collègue se planter pile au bon endroit.

– C'est Nathanaël que tu vois au milieu de la cible ?

Carmine lança le couteau suivant avec trop d'élan. La lame rebondit et manqua se planter dans le pied d'Antonin qui recula avec prudence. La jeune fille poussa un soupir agacé et hocha sa masse de cheveux crépus où tintaient des perles d'argent.

– Ça fait des semaines que je retourne le problème dans ma tête.

– C'est pourtant simple, ma lolijem. Ce petit orphelin était un Frère du Sang, il s'est fait passer pour un type normal, innocent, pour s'infiltrer chez les louchébems et mieux atteindre le gouvernement. Il s'est servi de son pouvoir pour que tu aies un faible pour lui afin, je suppose, de mieux gagner ta confiance, et au moment où les Frères du Sang frappaient pour faire diversion, c'est lui qui s'est chargé d'enlever notre Présidente. Limplésuche.

Antonin effleura machinalement le tissu noir sur son avant-bras.

– Au moins, ce traître est mort aussi. Impossible de survivre à un aérostat qui s'écrase.

– Raconte-moi encore cette dernière soirée avec lui...

Le charcutier leva les yeux au ciel et récita à toute vitesse l'histoire qu'il avait déjà racontée au moins dix fois à Carmine.

– Vous êtes sortis danser sur une péniche. Je le sais parce que Nathanaël m'avait demandé une idée pour t'inviter dans un endroit bath. Tu étais triste à cause de l'arrestation de Liberté mais tu as tout de même décidé de sortir avec lui. Le lendemain, tu es revenue au travail. Nathanaël n'était nulle part et quand on t'a demandé ce qui s'était passé lors de votre soirée tu as répondu : « J'étais seule. » Et on s'est rendu compte que tu ne savais même plus qui était ce garçon.

Carmine grommela quelque chose d'indistinct. Ce récit l'agaçait. Elle avait essayé des centaines de fois de s'en souvenir mais il n'en restait rien, ou presque. Juste des impressions. Les lumières colorées de lampions, une voix dans son oreille qui prononçait son prénom. Pourquoi ce Nathanaël s'était-il fatigué à lui offrir une soirée agréable avant de lui faire perdre la mémoire ? Et puis, on lui avait raconté qu'il l'avait empêchée de tomber dans le vide durant l'épreuve de la tour Verne, une chose qu'il avait fait de nouveau lors de l'attaque du hangar. À ce moment-là, il n'avait

plus besoin de faire semblant et pourtant, il l'avait retenue, de toutes ses forces, ne la lâchant que parce qu'elle s'était débattue. S'il n'y avait pas eu un prototype d'aérostat juste en dessous pour amortir sa chute, elle ne s'en serait sans doute pas sortie. Pourquoi avait-il perdu une occasion de l'éliminer ? Elle revoyait son visage lorsqu'ils s'étaient battus dans l'aérostat, puis lorsqu'il l'avait saisie de justesse pour l'empêcher de tomber. Il n'y avait pas de haine dans ses yeux gris. Il avait plutôt l'air effrayé et triste. Se pouvait-il qu'Antonin ait eu raison mais que Nathanaël soit tombé amoureux d'elle et ait ainsi choisi de l'épargner ? En être réduite à formuler supposition sur supposition l'énervait au plus haut point.

– J'en étais vraiment toquée de ce Nathanaël ?

Antonin haussa les épaules.

– Va savoir, t'es tellement démonstrative, ironisa-t-il. Nous, on se disait juste que c'était un peu bizarre comme choix de ta part. D'habitude, tu chasses plutôt l'ours que le lièvre si tu vois ce que je veux dire, mais après la mort de ton pauvre père et les problèmes avec Liberté, tu as peut-être eu envie d'un gibier plus... euh, tendre.

Carmine rengaina ses couteaux.

– Antonin, tes comparaisons, c'est vraiment n'importe quoi.

Un voxomaton qui survolait la cour suspendu à son ballon rouge leur fit lever les yeux.

« La vigilance, c'est la prudence ! récitait l'automate de sa voix métallique amplifiée. Tout citoyen constatant un comportement suspect est prié d'en faire part au bureau d'urgence de la Garde dans le premier arrondissement ! »

Le voxomaton eut le temps de réciter deux fois son message avant de disparaître au-dessus des toits.

– Il paraît qu'il y a un type qui a craqué, dit Antonin en montrant le ciel du doigt. Il n'en pouvait plus d'entendre ces machins toute la journée et il a tiré dessus. Du coup, son voisin l'a dénoncé au bureau d'urgence.

Carmine, qui rangeait ses affaires, ne réagit pas. Elle avait l'esprit ailleurs.

– Tu retournes à la Petite Roquette ?

– Comme hier, avant-hier et tous les autres jours.

Le charcutier claqua de la langue, désapprobateur.

– Lerdemuche, Carmine, à trop leur chatouiller les nerfs à la râpe, ils vont vraiment finir par t'avoir dans le pif, et ce n'est pas le moment. Et puis... c'est pas bon d'avoir l'air trop proche des Frères... Tu sais bien que la corporation garde l'œil sur toi vu que vous étiez lopinecji.

– Je sais... mais c'est plus fort que moi, j'arrive pas à me dire qu'elle est dans le mauvais camp.

– Larminecji ! Fais pas comme si t'avais de l'eau de vaisselle dans le ciboulot ! Liberté *est* dans le mauvais camp. Quand elle a été arrêtée, tu disais que si elle était une Sœur, elle pouvait bien crever. Et là, tu veux la voir ? Par les tripes du Taureau, je ne te suis plus.

Carmine regarda ailleurs. Antonin avait raison. Au début, son raisonnement était simple et logique. Si Liberté était une Sœur du Sang, elle était une ennemie. Si elle était une ennemie, son sort ne la concernait plus. Point. Depuis qu'elle était en prison, les journaux apportaient de nouveaux éléments qui venaient confirmer sa culpabilité, des choses que son amie s'était bien gardée de lui raconter : Liberté Chardon avait volé des livres appartenant à Louis d'Ombreville dans la Bibliothèque centrale, Liberté Chardon avait été vue en compagnie de l'orphelin Nathanaël Janvier dans un café où ils étaient restés longtemps à l'abri des regards... Mais contre toute logique, chaque nouvelle preuve la faisait douter un peu plus. Carmine essaya de s'expliquer.

– C'est compliqué, Antonin. Il y a une partie de moi qui voudrait la classer du côté des mauvais mais... tu vois... je n'arrive pas à croire que ce soit vrai parce que...

La louchébem poussa un grognement irrité, incapable de mettre des mots sur ce qu'elle ressentait.

– Je veux lui parler, dit-elle. Je veux comprendre... Je lui dois bien ça avant de laisser tomber.

La louchébem enfila son manteau car il faisait déjà frais en ce début du mois d'octobre et sortit dans la rue. Antonin l'appela mais elle fit la sourde oreille et se dirigea d'un pas déterminé vers la station de tram. Une fillette qui devait avoir neuf ou dix ans s'époumonait au coin de la rue en brandissant le journal du jour.

– Le président français Quart a créé un nouveau ministère des Relations larispemoises ! Eugène Allier, l'étoile montante du gouvernement, en prend la tête ! On craint de nouveaux attentats ! Achetez *Le Petit Larispemois* !

Carmine glissa une poignée de porcelets de cuivre à la gamine et s'installa avec le journal dans le tram. Il ne s'était écoulé que trois semaines depuis l'attaque du hangar mais tout semblait aller de mal en pis dans la Cité-État. Fiori avait été intronisé Président dès que la mort de Michelle Lancien avait été confirmée. Lui qui avait toujours refusé de vivre dans la tour avait pourtant fini par s'y installer. Jules Verne avait quitté Larispem et s'était exilé à l'étranger. On ne savait pas quand l'écrivain reviendrait. Officiellement, dès que le problème des Frères serait réglé, mais il se murmurait que ses relations avec Fiori n'étaient pas bonnes et qu'il ne reviendrait pas du tout. Les premiers décrets du nouveau Président n'avaient pas tardé. Il avait renforcé la présence de la Garde dans les rues et décidé que tous les ingénieurs devaient à présent se consacrer à des machines qui permettraient de faire régner la sécurité à Larispem. Quant à lui, il se déplaçait toujours sous bonne escorte, soit dans une vapomobile blindée, soit dans un aérostat de guerre. Il s'était même créé une unité spéciale pour le protéger : la phalange pourpre. Autre fait inquiétant, le chef de la Garde, Maxime Sévère, avait disparu le jour de la mort de la Présidente. Tout Larispem avait été choqué lorsque le nouveau Président avait révélé lors

d'un discours que l'homme était un aristocrate. Peut-être avait-il été un agent au service des Frères, infiltré dans le gouvernement depuis des années. Peut-être avait-il comploté pour en finir avec la Présidente avant de s'enfuir une fois son méfait accompli. Pour le remplacer, Fiori avait nommé une nouvelle chef de la Garde, une femme entre deux âges à l'air revêche, des lunettes toujours pincées sur son nez. Elle s'appelait Berthine Piquet. D'après les rumeurs, sa nomination en avait surpris plus d'un et elle ne faisait pas l'unanimité dans les rangs de la Garde.

Carmine replia le journal et regarda par la fenêtre. Le tram aérien survola plusieurs tripodes qui remontaient les boulevards de leur pas mécanique, leurs tourelles pivotant en tous sens pour capturer les passants dans le faisceau de leurs projecteurs. Les jeux du siècle auraient dû continuer encore plusieurs semaines mais ils avaient été annulés brutalement après la mort de la Présidente. Malgré tout, les machines que Carmine avait affrontées dans le cimetière Lachaise n'étaient pas perdues pour tout le monde.

La louchébem regarda un tripode enjamber les arbres d'un square avec des sentiments mélangés. Elle n'aimait pas ces appareils qui furetaient partout comme des araignées géantes mais ils lui rappelaient cette épreuve qu'elle avait disputée aux côtés de ceux qu'elle croyait être ses amis : Liberté et, même si elle n'en avait plus de souvenirs, Nathanaël. Carmine glissa le journal dans sa poche et descendit du tram. Elle était arrivée.

L'entrée de la prison se dressait devant elle. Le bâtiment était en forme d'hexagone avec une tourelle à chaque arête, plus une au centre de la construction qui permettait aux surveillants d'avoir une vision panoramique sur les lieux. La Petite Roquette était réputée pour sa sécurité. Rares étaient ceux qui avaient réussi à s'en évader. Carmine se dirigea vers la porte d'entrée où un garde poussa un gromement d'exaspération en la reconnaissant.

QUESTIONS SANS RÉPONSES

– Citoyenne, je n'en peux plus de te voir.

Carmine tendit les mains.

– Si tu ne veux plus que je revienne, arrête-moi, camarade. Il doit bien rester un petit cachot de libre, non ?

– Liberté Chardon est une Sœur du Sang. Elle est enfermée au secteur C et personne n'est autorisé à parler aux prisonniers du secteur C.

– Je veux voir le directeur, fais-le appeler.

– Non, il est...

– Dix taureaux-or pour toi si tu me laisses passer.

– Non ! aboya le portier, exaspéré. Et maintenant tu t'en vas ou je demande aux gardes de te rentrer ma réponse dans la tête à coups de matraque.

Carmine découvrit ses dents en un sourire provocant.

– Vas-y, je les attends, tes copains.

Le portier laissa échapper un chapelet de jurons, entrouvrit la porte et beugla qu'on vienne l'aider à déloger cette fichue louchébem qui s'accrochait comme une tique. Carmine se sauva en courant. Une fois hors de vue, elle s'arrêta et leva le visage vers la prison. La muraille percée de petites fenêtres défendues par des barreaux semblait la toiser de toute sa hauteur. La louchébem devait reconnaître qu'Antonin avait raison. Faire tourner en bourrique les gardes de la prison avait le mérite de la défouler un peu mais ça ne menait nulle part. Elle resserra les pans de son manteau pour se réchauffer et prit le chemin de son appartement, à pied pour mieux réfléchir. Une fois arrivée, Carmine grimpa les escaliers interminables qui menaient à sa chambre sous les toits, déverrouilla la porte et entra.

Elle se figea aussitôt. La pièce semblait ne pas avoir changé depuis le matin : c'était toujours la même chambre minuscule qu'elle avait quittée avant l'aube. Le lit avec son mauvais matelas rembourré de paille trônait toujours au centre de la pièce, les images que Carmine avait arrachées dans des illustrés et les

coupures de journaux étaient à leur place, punaisées au mur. Cependant, il y avait quelque chose de différent. La pièce sentait mauvais. Un léger relent de crasse ou de boue. Carmine jeta ses clés sur le lit et ôta très lentement son manteau. Du coin de l'œil, elle capta un mouvement. Le rideau qui dissimulait son pot de chambre et une cuve d'émail pleine d'eau claire avait bougé. À peine. Comme si quelqu'un respirait en silence juste derrière. Carmine recula, se dissimulant à moitié derrière le mur au cas où l'intrus aurait une arme à feu. Elle dégaina deux de ses couteaux.

– Je ne sais pas qui tu es mais tu devrais sortir, maintenant !
cria-t-elle en direction du rideau.

Le tissu à fleurs frémit, puis s'écarta tandis que celui qui se dissimulait derrière sortait, les mains levées pour bien prouver qu'il n'avait pas d'arme.

Carmine n'avait pas vraiment eu le temps de réfléchir à qui pouvait ainsi se cacher dans sa chambre mais elle ne s'était certainement pas attendue à voir son frère. Cinabre avait bien piètre allure. Lui qui mettait un point d'honneur à être élégant en toutes circonstances portait des vêtements sales et des chaussures boueuses. Une barbe hirsute lui mangeait les joues et il avait l'air de ne pas avoir vu un morceau de savon depuis des semaines. Son allure n'avait cependant rien d'étonnant : il était introuvable depuis ses paris truqués lors de l'épreuve de la tour Verne. Toute la corporation des louchébems avait juré de lui faire la peau. Carmine rengaina ses couteaux et ferma la porte sans le lâcher du regard.

– Mon cher frère. Quel plaisir. Je peux savoir comment tu es entré chez moi ?

Cinabre se laissa tomber sur l'unique chaise, et avec un pâle sourire, il montra une clé.

– Tu m'avais fait un double, tu te souviens ?

– J'aurais mieux fait de me casser une jambe ce jour-là !

explosa la louchébem. Lerdemuche, Cinabre ! Je ne sais pas de quel trou tu sors mais tu vas y retourner ! Après ce que tu as fait à cette pauvre Liberté ! Tu l'as manipulée pour gagner tes loutufuches de paris. Tu sais qu'elle était vraiment amoureuse de toi ? Elle aurait fait n'importe quoi pour tes beaux yeux de menteur ! Tout ce qui t'arrive est de ta faute ! Dégage de chez moi !

– Tu ne peux pas me parler comme ça, gémit Cinabre, je suis ton frère, tout de même... Je t'en prie, Carmine, ça fait des semaines que je me planque chez des copains, dans des caves, des greniers, des égouts... j'ai faim et il commence à faire froid. Je t'en supplie, il faut que tu m'aides.

– Par les cornes du Taureau, tu ne manques pas d'air, toi ! Liberté et moi, on a pas arrêté de te sauver les miches ! Et tout ça pour quoi ?

– S'il te plaît, insista Cinabre, ne me chasse pas. Je ne tiendrai pas une semaine de plus. Je suis vraiment désolé pour Liberté, j'ai eu tort de faire ça. Tu as raison, je lui ai menti et je l'ai utilisée. Si je le pouvais, j'effacerais tout ce que j'ai fait... je te le jure.

Carmine le regarda un peu mieux. Il avait perdu toute sa superbe. La louchébem se mit à réfléchir. Voyant qu'elle ne le jetait pas dehors, Cinabre se détendit un peu. Il désigna les murs tapissés de coupure de journaux.

– Tu t'es prise de passion pour l'actualité ?

Il y avait essentiellement des articles sur la mort de la Présidente et sur les Frères du Sang. Au milieu, il y avait un portrait approximatif de Nathanaël sous le mot « RECHERCHE » en lettres capitales. Cinabre le détacha du mur.

– Hé, c'est ton cop...

Carmine lui arracha le papier des mains et le remit en place.

– Écoute, fulmina-t-elle. J'ai vraiment envie de t'étriper, mais il y a quelque chose que j'essaie de faire depuis un moment sans y parvenir et je me dis que tu pourrais enfin te rendre utile. En

LES MYSTÈRES DE LARISPEM

fait, si tu ne m'aides pas, je te dénonce aux gars de la Vilette et ils te dépèceront tout vif.

– Tout ce que tu voudras, assura Cinabre.

– Bien. Tu vas m'aider à entrer dans la Petite Roquette.

Le frère de Carmine ouvrit de grands yeux.

– Si tu veux nous faire tuer tous les deux, il y a plus simple !

Tu veux faire évader Liberté ?

– Déjà, je veux lui parler. Si elle me jure les yeux dans les yeux qu'elle n'a rien à voir avec tout ça, que c'est un complot, une erreur ou je sais pas quoi, je ferai tout ce que je peux pour la faire sortir.

Soudain grave, le frère de Liberté secoua lentement la tête.

– Carmine... tu ne pourras pas la faire évader. Entrer, c'est peut-être possible, sortir avec une prisonnière, c'est de la folie pure !

La louchébem lui retourna un regard noir. Même sous la torture, elle n'aurait pas avoué le fond de sa pensée, à savoir que Cinabre avait raison.

– Boucle ta grande gueule, lui dit-elle. Va te laver et ensuite reviens ici réfléchir à comment on peut s'y prendre.

3
—

LA PETITE ROQUETTE

